

Entretien avec Juliette Navis
À propos de *Pedro*
Octobre 2025

Pour les deux premières pièces de votre trilogie, *J.C.* [2019] et *Céline* [2022] qui sont des solos respectivement pour Douglas Grauwels et Laure Mathis, vous avez construit des structures dramaturgiques spécifiques aux interprètes. Avec les deux acteurs réunis au plateau dans *Pedro*, comment avez-vous procédé ?

Le fait qu'ils soient deux m'a poussée à inventer une nouvelle façon de faire. On a beaucoup travaillé sur des articulations de pensée avec la question de qui commence à les ouvrir. Laure et Douglas ont utilisé un principe qu'ils nomment « les cartes à jouer ». Ces cartes sont mentales et indiquent un mot, une incompréhension ou une vexation qui lance une partie de la dispute, car la pièce *Pedro* se construit essentiellement sur une dispute de couple.

Comment se passe l'écriture ?

Le début des répétitions se passent à la table. On a énormément de discussions avec toute l'équipe. On ouvre des sujets, on ouvre des matériaux qui nous amènent à des réflexions que l'on partage. Je travaille par fragments en partant sur des scènes. Les acteurs m'aident à écrire en improvisant au plateau sur les canevas précis que je leur propose. Pour *Pedro*, j'ai beaucoup travaillé en enregistrant, je leur ai donné la retranscription d'une dispute que j'ai moi-même eue avec un de mes compagnons par exemple. On travaille à partir de textes, que je réadapte, puis réécris à partir des impros. J'ai pu aussi amener des extraits de la série *Regarde les hommes changer* diffusée sur France culture pour le personnage de Douglas. Au fur et à mesure, les choses commencent à s'agencer et c'est ce que j'appelle le chemin de la pensée. Ce n'est pas parce qu'il y a une base de travail écrite, que Laure et Douglas disent à proprement parlé le texte. Sinon, ce serait figé. Je ne tiens jamais à ce qu'ils soient au mot à mot. Ce qui m'importe, c'est le fait que l'on sente la pensée vivante. On a beaucoup travaillé en mettant en avant les fameuses cartes et les nœuds dramaturgiques. Je leur propose d'aller d'un nœud à l'autre sans essayer de retrouver le texte. L'écriture se fait aussi par couche. Pour *Pedro*, on a travaillé avec Victoria Aime qui nous a aidées avec la langue.

Quelle est cette langue ?

Douglas et Laure qui incarnent les personnages de José-Manuel et Beatriz, inspirés de l'univers de la Telenovela, parlent avec un accent espagnol. Je ne voulais pas de caricature. Victoria Aime qui est autrice, dramaturge et metteuse en scène, d'origine espagnole, nous a aidés à écrire la poésie de cette langue, car ce n'est pas seulement un accent. Je lui disais que j'avais envie que l'on s'inspire du livre *Pas pleurer* de Lydie Salvayre dans lequel l'autrice parle de sa mère, de ses origines et décrit le fragnol, ce mélange entre le français et l'espagnol. Victoria venait assister aux répétitions et puis en voyant les improvisations, les scènes qui passaient ou repassaient,

elle y ajoutait sa couche de la langue que les acteurs incorporaient. Au-delà de la langue, travailler l'écriture, implique de travailler également la figure.

Que recouvre ce mot ?

La figure, c'est la source d'inspiration. Pour les deux spectacles précédents, *J.C.* et *Céline*, c'était plus simple, puisque les figures étaient Jean-Claude Van Damme et Céline Dion. Pour *Pedro*, on n'incarne pas Almodóvar, mais on s'inspire de son cinéma. Cette fois, les personnages créés, sont fictifs. Ce qu'il y a de commun à toute la trilogie, c'est que je travaille sur l'archétype que je pourrais définir comme quelque chose qui se retrouve dans le temps et qui reste très actif dans nos inconscients. *Pedro* traite de l'archétype du couple. Je dis d'ailleurs à Douglas et Laure qu'ils sont les représentants de 2000 ans d'histoire. Dans notre société, il y a une grande obsession pour le couple et, au plateau, les personnages sont ancrés dans cette obsession. Cette réalité qui est la leur est aussi la mienne.

Qu'implique de travailler l'archétype ?

Paradoxalement, travailler sur l'archétype implique de le tordre. Les personnages vivent une métamorphose. Le spectacle est une dispute et ce qui a été compliqué, c'est de travailler un sujet intime au théâtre, car ce qui est au cœur de *Pedro*, c'est la domination du masculin et cette injonction à la domination que prône nos sociétés. Je me suis beaucoup inspirée du *Mythe de la virilité* d'Olivia Gazalé, qui est l'essai-socle de la pièce. Le spectacle est la prise de conscience de cette domination et de ce qu'elle implique au niveau intime. Pendant les répétitions, ce dont on a très vite discuté ensemble, c'était cette idée du problème de la liberté des femmes et de celui de la domination perpétrée de manière inconsciente même chez des hommes qui se pensent déconstruits. La pièce part d'un questionnement très personnel. Je me questionnais sur mon rapport au plaisir, sur ma capacité à le penser, à le rêver ou à être libre avec lui. Au début des répétitions, j'étais vraiment partie sur Lady Chatterley que j'ai tellement aimée, sur une plongée intime dans le plaisir... mais le processus de création de *Pedro* m'a fortement déplacée, sans que je puisse le comprendre tout de suite. Je n'avais pas anticipé de manière aussi claire la rencontre entre le politique et l'intime. On ne plonge finalement pas dans un érotisme, ou une libération érotique qui était l'un des premiers projets. Je me suis questionnée sur comment je peux penser mon rapport au plaisir alors que j'ai grandi dans des injonctions qui sont des états de fait d'infériorité, de honte... ? Et de la même manière, les hommes aussi sont emprisonnés dans leurs propres injonctions qui sont celles dictées par la virilité et c'est là que le livre d'Olivia Gazalé a été une grande source d'inspiration. Ce que j'ai aimé dans le fait de rencontrer la pensée d'Olivia Gazalé, mais aussi celle de bell hooks, c'est que ce sont des femmes qui laissent une place aux hommes et qui expliquent comment eux aussi subissent. L'intimité est un peu le dernier tabou de ce qui se génère de patriarchal dans les rapports humains et la BD *L'Origine du monde* de Liv Strömquist le démontre très bien.

Arriver à un désir libre, est-ce possible malgré le conditionnement ?

Je ne sais pas si c'est possible, mais prendre conscience de notre conditionnement, c'est quelque chose qui permet un mouvement. Ce mouvement, on doit le faire ensemble et c'est peut-être, je l'espère en tout cas, pour les générations futures que les choses seront plus effectives. Pour moi, c'est déjà trop tard, je me suis trop construite dans des schémas. La pièce parle de ça aussi. Pedro, c'est le nom de l'enfant. Même si ce n'est pas dit de manière explicite, c'est pour lui qu'ils font ce chemin-là. C'est pour les générations à venir qu'il faut ouvrir le dialogue. On est en train de marcher vers plus d'égalité, mais ce qu'il faut dézinguer, c'est le patriarcat.